

Le stakhanovisme a-t-il un sexe ?

LE MONDE | 20.01.2014 à 12h06 |

Par Paul Seabright (Ecole d'économie de Toulouse)



La disponibilité totale n'est pas possible : même les banques d'affaires n'ont pas réussi à abolir le sommeil. | AFP/FRANK PERRY

Le discours annuel du président de la prestigieuse American Economic Association (AEA) consacre souvent la reconnaissance d'idées nouvelles dans l'air du temps. En 1968, Milton Friedman avait utilisé son discours présidentiel pour annoncer la fin du keynésianisme naïf et l'arrivée du monétarisme (qui s'est révélé à son tour non moins naïf, un peu plus tard...). Avec le discours de Claudia Goldin, prononcé le 4 janvier au congrès de l'AEA (« *A Grand Gender Convergence : Its Last Chapter* »), voilà que l'économie du genre, longtemps considérée comme un sujet banlieusard par les élites de la profession des économistes, plante son drapeau au coeur de leur citadelle.

Si les partisans des *gender studies* devraient se réjouir de cette victoire symbolique, le contenu du discours ne conforte guère leurs idées reçues. Pour expliquer les importants écarts de salaire entre hommes et femmes dans les professions les mieux rémunérées, Mme Goldin cite une préférence plus fréquente des femmes pour un travail « flexible », qui leur permet de varier leurs heures de travail, ou de prendre des périodes d'absence.

Elle montre que cette préférence apparemment raisonnable peut être en

fait très handicapante. Une personne (homme ou femme) qui travaille 25 heures par semaine comme consultant ou banquier d'affaires gagne beaucoup moins que la moitié du salaire de celle qui travaille 50 heures par semaine.

En revanche, un pharmacien qui travaille à mi-temps gagne plus ou moins un mi-salaire. Pourquoi cette différence ? Parce que l'évolution technologique de la pharmacie (notamment le traitement informatique des ordonnances) a rendu un pharmacien plus ou moins substituable à un autre. Il y a moins besoin de suivi relationnel, et deux personnes peuvent se répartir un temps plein sans perte de productivité. Ce n'est pas le cas d'un consultant ou d'un banquier d'affaires, qui doit se rendre disponible en permanence pour ses clients : deux personnes qui partagent la tâche sont alors bien moins efficaces qu'une seule.

ADDICTION OU VERTU ?

Mais on peut penser que ce calcul économique mis en avant par Mme Goldin n'explique pas tout. Certes, les banquiers d'affaires qui travaillent à temps partiel gagnent moins par heure de travail que leurs collègues stakhanovistes, mais est-ce vraiment leur efficacité qui est en cause, ou plutôt leur façon de signaler leur efficacité ?

Si votre employeur est persuadé que seuls les employés qui acceptent de longues heures de travail sont suffisamment motivés et compétents, vous risquez d'accepter de tels horaires... même si votre efficacité n'en est pas augmentée.

Mais la disponibilité totale n'est pas possible : même les banques d'affaires n'ont pas réussi à abolir le sommeil. Et les clients qui exigent de n'avoir affaire qu'à un seul interlocuteur n'ont pas besoin d'un consultant, mais d'un psychothérapeute.

Le stakhanovisme au travail est une addiction plutôt qu'une vertu, et les personnes, hommes ou femmes, qui ont d'autres priorités dans la vie font preuve d'un équilibre dont les recruteurs seraient bien avisés de prendre note. L'informatique a révolutionné les relations interpersonnelles hors travail, il est temps qu'elle en fasse autant pour l'équilibre entre vie privée et vie professionnelle.

Paul Seabright (Ecole d'économie de Toulouse)

Paul Seabright

est professeur à l'Ecole d'économie de Toulouse

